

ma mère vint me chercher à la nouvelle de ce malheur. Elle m'emmena en me disant que dès ce jour je devenais sa fille, et elle me tint parole : jamais mère plus attentive et plus tendre n'éleva avec plus de sollicitude et d'amour son enfant unique. Ma tante avait épousé un homme de grande famille et dont la fortune était immense.—Lucie s'arrêta. Elle était plus pâle ; une légère moiteur se répandait sur son front et sur ses lèvres tremblantes. Un moment elle hésita, puis elle reprit avec effort :—Cet homme s'appelait le marquis de Placy. Et comme Albert entendit ce nom sans surprise et sans le reconnaître, elle respira profondément comme soulagée d'une horrible inquiétude et continua d'un ton plus calme :—Ma tante, la marquise de Placy, était une femme belle, encore jeune, et d'un esprit charmant, d'un caractère vif et sensible. Elle aimait son mari avec tendresse, avec jalousie, je crois, et peut-être ne fut-elle pas toujours aussi heureuse qu'on l'a cru dans le monde. Ma tante voulut d'abord me faire élever sous ses yeux ; mais sa santé, déjà fort altérée, exigeait qu'elle passât presque tous les hivers dans le midi ; le climat de Paris lui eût été mortel. Elle prit le parti de me confier à une femme d'un grand mérite et dans l'institution de laquelle ma mère et elle-même avaient été élevées. Je passai donc de la maison de ma tante dans une autre maison où je trouvai les soins, l'affection qui m'avaient toujours environnée, où je fus heureuse aussi. Oh ! Albert, je ne puis songer sans attendrissement à mes premières années, si calmes, si belles, si pleines d'espérance et de sécurité, à ce temps où j'étais protégée par tant d'affections. Mon premier chagrin fut le départ de ma tante pour une terre qu'elle venait d'acheter en Provence ; elle devait y passer deux années entières ; les médecins lui prescrivaient ce séjour dans un pays plus sec et plus chaud que le nord de la France ; ils espéraient ainsi arrêter les progrès de la maladie de poitrine qui la minait depuis long-temps. Elle partit. Je désirais ardemment qu'elle m'emmenât ; je lui demandais dans toutes mes lettres de l'aller trouver, mais ce ne fut qu'au bout d'une année qu'elle me permit de venir. Mon oncle, le marquis de Placy, vint me chercher à Paris ; et, je dois le dire, il me témoigna alors une tendresse si affectueuse, si paternelle, que je me pris à l'aimer presque autant que j'aimais ma tante.

Je me souviendrai toute ma vie de notre arrivée au château de Bès : c'était par un beau soir d'été entre neuf et dix heures ; ma tante vint au-devant de moi sur le perron. Mon Dieu ! qu'elle était pâle, languissante, amaigrie ! et pourtant qu'elle était belle encore ! Il me

semble que je la vois s'avancer lentement, ses longs cheveux noirs dénoués et couverts d'un voile jeté à la hâte sur sa tête !

—Mon enfant, s'écria-t-elle, ma chère enfant ! la voici enfin ! tu ne me quitteras plus !

—Oui, oui, toujours je serai là, près de vous ! lui dis-je en baisant ses mains froides et blêmes, nous ne nous séparerons jamais à l'avenir !

—L'avenir ! murmura-t-elle avec un frisson qui me fit peur, l'avenir, hélas ! Allons, enfant, ramène-moi dans ma chambre, il sera long pour toi, ma Lucie ; mais moi j'ose à peine dire demain ! Elle s'appuya sur moi et laissa aller le bras d'une jeune fille qui la soutenait, en me disant d'une voix plaintive : Allons, Lucie, j'ai froid, je me sens mal ici.

La jeune fille que je venais de voir pour la première fois c'était Eléonore ; depuis quelques mois elle était la demoiselle de compagnie de ma tante ; mon oncle m'avait prévenue, je savais que je la trouverais au château et qu'elle devait aussi me servir de gouvernante ; mais comme on ne m'avait rien dit de son âge ni de sa figure, il me semblait qu'elle devait être ainsi que la première gouvernante que ma tante m'avait donnée, une assez vieille fille, d'une tournure raide et d'une certaine laideur. Je fus saisie d'étonnement à son aspect, d'un étonnement mêlé d'admiration : Eléonore avait vingt-deux ans alors et elle était belle, belle à éblouir.

Lorsque ma tante fut dans sa chambre, seule avec moi, elle se mit à pleurer. Je compris qu'elle avait quelque chagrin, quelque peine profonde ; mais je n'osais la questionner, et assise à ses genoux, je pleurais aussi en tenant ses mains dans les miennes. Enfin elle se calma un peu et me fit raconter minutieusement tous les détails de mon voyage. Quand je lui eus dit combien mon oncle avait été bon pour moi, elle eut un mouvement de joie.

—Oh ! tant mieux, Lucie, me dit-elle ; j't'aime, il t'aime toujours. Dieu veuille que cette affection ne s'éteigne pas !

A ce mot je la compris.

—Oh ! ma bonne tante, m'écriai-je, mais il vous aime aussi !

—Pourtant il n'est pas là ; il ne m'a pas encore embrassée. Je ne l'ai pas encore vu, dit-elle d'une voix amère en appuyant sur mon épaule son visage couvert de larmes.

Comme elle disait ces mots, mon oncle entra.

—Eh bien ! vous êtes mieux, n'est-ce pas ? dit-il froidement et en la baisant au front ; puis s'apercevant qu'elle pleurait, il ajouta d'un ton sec presque irrité :

—Que signifient ces larmes, cet air morne ? En vérité, je ne vous comprends pas ! Est-ce